

Les inquiétants

Les bas-fonds. Histoire d'un imaginaire de Dominique Kalifa, Seuil, « L'Univers historique », 394 p.

Alex Gagnon

La littérature canadienne en question(s) ?

Number 249, Summer 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/72333ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gagnon, A. (2014). Review of [Les inquiétants / *Les bas-fonds. Histoire d'un imaginaire* de Dominique Kalifa, Seuil, « L'Univers historique », 394 p.] *Spirale*, (249), 68–69.

Les inquiétants

ESSAI

PAR ALEX GAGNON

LES BAS-FONDS. HISTOIRE D'UN IMAGINAIRE

de Dominique Kalifa

Seuil, « L'Univers historique », 394 p.

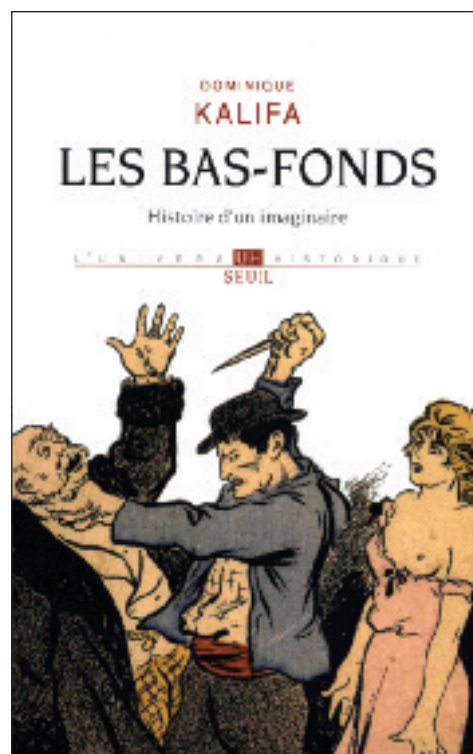
Dans *L'encre et le sang. Récits de crime et société à la Belle Époque* (1995) et *Crime et culture au XIX^e siècle* (2005), Dominique Kalifa analysait les enjeux du déploiement parallèle, dans l'histoire de la société française, de la presse de grande diffusion, de formes narratives inédites et d'une fascination grandissante, à la fois boulimique et inquiétée, pour le crime, les menaces qu'il laisse planer et les dangers qu'il fait courir. Empruntant la voie pavée par ces travaux, l'historien du crime et des marges a livré tout récemment, en 2013, une vaste histoire des « bas-fonds ». Il y retrace la constitution d'un imaginaire social dont il recense les manifestations et dont il raconte ensuite l'effacement.

Issue du lexique maritime, répertoriée dès 1690 dans le *Dictionnaire* de Furetière, l'expression « bas-fonds » relève, comme le souligne Kalifa, du « registre de la topographie ». Le sens social du terme, qui se cristallise vers 1830, émane d'un déplacement métaphorique qui préserve la dimension spatiale du mot et qui greffe sur lui de nouvelles composantes. Car l'imaginaire social des « bas-fonds », poursuit Kalifa, apparaît précisément à l'intersection de trois traits fondamentaux dont l'alliage forme une « constante indispensable » : le croisement du « vice », du « crime » et de la « misère » commence à tracer, au milieu du XIX^e siècle, les contours d'une figure obscure et menaçante, l'image d'une sorte de monde d'en dessous où, tapie dans l'ombre et continuellement prête à surgir, grouillerait sans cesse la horde des inquiétants. Les « bas-fonds » désignent donc un ensemble plus ou moins fantasmatique de lieux, d'états et d'individus suspects. Et c'est en tant que « système cohérent », structuré et « dynamique » de « représentations du monde social », en tant qu'« ensemble de représentations corrélées » et « organisées en fictions latentes »,

bref en tant que configuration signifiante, que les bas-fonds forment un « imaginaire » historiquement situé, c'est-à-dire contenu entre des bornes temporelles relativement précises.

UNE DESCENTE HISTORIQUE VERS LES BAS-FONDS

Pour rendre compte de l'avènement des « bas-fonds », l'auteur fait intervenir deux grands ensembles d'explications historiques. Le premier relève de l'histoire des représentations collectives : l'imaginaire social des bas-fonds, en effet, s'inscrit dans une généalogie discursive. Alors que, d'un côté, certains aspects de l'intertexte biblique se trouvent, au XIX^e siècle, mobilisés et réactivés, faisant des grandes villes européennes, lieux de luxure et de corruption, des Sodome ou des Babylone modernes, un lien de filiation majeur s'établit, d'un autre côté, entre les récits des bas-fonds et le vieil imaginaire de la gueuserie, tel qu'il se déploie au sortir du Moyen-Âge. Pour Kalifa, l'articulation entre le vice et la misère, constitutive de la définition des bas-fonds, est l'héritière historique de cette grande opposition morale entre bonne et mauvaise pauvreté que l'essor du capitalisme marchand, à compter du XVIII^e siècle, contribue à instaurer. L'indigence, qui commence alors à être perçue comme le produit d'une déchéance, comme le fruit d'une paresse essentielle, devient la cible d'une stigmatisation sociale dont les échos vont résonner jusqu'au « grand renferment » naguère analysé par Michel Foucault et autour duquel, au XVII^e siècle, se fait jour le désir de « rassembler en un même espace de reléga-



tion toutes les figures repérables de l'exclusion sociale ». Au même moment émerge, à Paris, le motif de la « Cour des Miracles », auquel se greffe, sur les représentations de la gueuserie, une dimension topographique : ce « lieu secret et dangereux », où nuitamment les « aveugles retrouvent la vue » et « les manchots leurs bras », est redécouvert et diffusé au XIX^e siècle par l'entremise, notamment, de Victor Hugo. La littérature de l'échafaud et les biographies de brigands notables, qui circulent abondamment au XVIII^e siècle, laissent quant à eux à la postérité un engouement ambigu pour la figure du criminel et ses déclinaisons. Entre horreur et fascination, attirance et abjection, les bas-fonds disposent dès lors, vers 1830, d'un territoire mental suffisamment fertile pour s'implanter.

Le deuxième ensemble d'explications historiques touche aux nombreuses mutations sociales qui transforment ce que Kalifa appelle « *le premier XIX^e siècle* ». Car si l'imaginaire des bas-fonds s'inscrit bel et bien dans une généalogie des représentations, la naissance, vers 1830, d'un nouveau langage nouant inextricablement le « *relevé sociographique* », l'« *intention philanthropique ou répressive* » et les « *rhétoriques de l'effroi* » est tributaire, selon l'historien, de l'apparition du « *paupérisme* ». Ce nouveau terme, attesté dès 1815 en Angleterre, est convoqué par les acteurs de l'époque pour désigner une forme inédite de pauvreté, celle affectant massivement les travailleurs du domaine manufacturier. Tandis que l'indigence passe du statut de « *perversion morale* » à celui de « *réalité sociale* », produite par un ensemble de facteurs économiques, les notions de « *classes laborieuses* » et de « *classes dangereuses* » tendent à se recouvrir. Dans ces conditions, la peur et l'effroi suscités par les miséreux, les marginaux et les inquiétants émanent également des intentions politiques sombres et radicales que leur prêtent les élites. Tout est alors en place : à une époque où s'installent par ailleurs les canaux et les logiques de production des médias de masse, le crime, le vice et la misère enchevêtrent leurs figures et bénéficient du tremplin médiatique formé par les écritures sérielles, la standardisation des produits, le sensationnalisme croissant et le principe de « *ressassement* » du même pour établir, dans l'ordre des représentations, l'empire des bas-fonds. Durable, celui-ci étirera son existence, estime Kalifa, jusqu'au seuil de la Seconde Guerre mondiale.

UNE TOPOGRAPHIE DE LA PROFONDEUR

Fondamentalement urbains, les bas-fonds naissent à Paris entre 1820 et 1840. Contagieux, ils s'étendent rapidement et contaminent bientôt la quasi-totalité des grandes zones urbaines qui, comme autant de points où s'incarnent le sordide, l'infâme et le crapuleux, ponctuent la carte du monde. Symboliquement analogues aux « *enfes* », dont l'omniprésence dans la tradition occidentale n'est plus à démontrer, les bas-fonds s'élaborent dans une topographie de la profondeur en fonction de laquelle la marginalité sociale est représentée sur un axe vertical : ils sont constamment dépeints comme des « *espaces du dessous* », aussi

creux et souterrains que fétides et dangereux. Mais la thématique du « *bas* » ne définit pas uniquement une localisation ; elle renvoie également à un état actif. Elle évoque et implique en ce sens, ajoute Kalifa, un mouvement de chute, une dynamique de la descente, une aspiration vers les zones innommables où croupit la galerie des principales figures qui composent cet univers : le pauvre, le voleur, la prostituée, le prisonnier et le bohémien. Monde autre et partiellement fantasmé, les bas-fonds sont perçus comme donnant lieu à une organisation « *puissante et hiérarchisée* » fonctionnant surtout comme une contre-société. En tant que système de scénarios, ensemble de récits toujours très codifiés, ils forment l'envers négatif de la société ordonnée, « *dont ils contrefont et pervertissent le fonctionnement* ». La fortune des bas-fonds, comme l'écrit Kalifa, naît ainsi « *de leur confrontation avec leur parfaite antithèse, l'univers du grand monde et des élites sociales* ». Leur existence est, en ce sens, relationnelle. Regardée, nommée et racontée depuis le monde d'en haut, elle repose sur une délimitation symbolique qu'elle contribue à rendre visible : celle que trace la société de l'époque pour séparer le domaine de la normalité de l'espace du désordre.

Cette idée, fondamentale, permet à l'historien d'explorer, dans la deuxième partie de l'ouvrage, le lien à la fois indirect et effectif que le XIX^e siècle a tissé entre l'imaginaire des bas-fonds et le contrôle social. En effet, la radiographie des bas quartiers à laquelle se livrent d'innombrables commentateurs active une logique de la classification similaire à celle qui gouvernait les pratiques et les savoirs policiers contemporains : catégorisations, énumérations, typologies variées et recensions diverses, le souci taxinomique se trouve au cœur d'un quadrillage du monde social que s'approprient allègrement les descriptions et les narrations des bas-fonds. Ces classifications nombreuses, écrit Kalifa, « *jouent dans l'ordre des représentations un rôle analogue à celui que les institutions d'enfermement — prisons, asiles, hospices, etc. — jouent dans celui des pratiques* ». Dès lors, la démarcation stricte entre imaginaire et réalité devient intenable : si la première demeure partiellement autonome par rapport à la seconde, elle ne cesse pas pour autant de la transformer et de susciter des effets concrets. Car l'imaginaire social « *n'en finit pas de peser sur le réel* ». Alors qu'apparaissent, vers la fin du

XIX^e siècle, les pratiques journalistiques *undercover*, destinées à plonger dans la « *caverne sociale* » pour en capter l'essence, en tirer un portrait fidèle et proposer des réformes sociales, les bas-fonds commencent à donner lieu, au même moment, à un véritable tourisme des profondeurs : la curiosité d'un certain public est telle qu'au tournant des XIX^e et XX^e siècles, une sorte d'industrie touristique se met en place, avec ses visites guidées dans les cloaques, ses itinéraires fixes à travers les marécages urbains, ses lieux à voir et ses attractions sombres. Théâtralisés, les bas-fonds sont alors projetés « *dans l'horizon du spectacle* ». Mais que leur exploration soit placée sous le signe d'une volonté philanthropique et réformatrice ou sous la bannière du divertissement, le fait de les investir, en discours ou en actes, pour les « *édifier* », les « *contrôler* » ou les « *réduire* » signale toujours, pour l'historien, l'exercice d'un pouvoir « *qui y trouve sa légitimation* ».

UNE HISTOIRE, DES HISTOIRES

Vers le milieu du XX^e siècle, les bas-fonds s'amenuisent et finissent par disparaître. Si chacune de leurs composantes continue de peupler les représentations selon des modalités variables, leur combinaison spécifique cesse d'avoir cours. C'est l'histoire de ce *dé-nouement* que prend en charge la troisième et dernière partie de l'ouvrage. Elle retrace, à travers l'effet combiné de deux grands facteurs, l'« *affaissement d'un imaginaire* ».

D'une part, au cœur de ces transformations se trouve la dissociation progressive entre criminalité et pauvreté, celle-ci étant de plus en plus comprise, à partir d'objectivations statistiques, comme l'effet d'une « *disqualification sociale* ». D'autre part, les mutations qui affectent les milieux criminels infléchissent les représentations collectives de la criminalité : alors que le crime organisé s'enrichit considérablement et s'internationalise, la figure du criminel cesse progressivement d'appartenir, dans l'imaginaire, à cet espace boueux et sauvage que clôturaient les bas-fonds. Mais si ceux-ci se sont effacés, ils demeurent toutefois disponibles, en dormance, capables de resurgir ponctuellement pour réactiver, au gré des circonstances, nos pires craintes et nos plus étranges fascinations. ┘